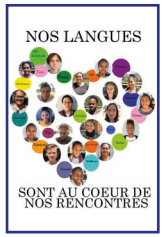
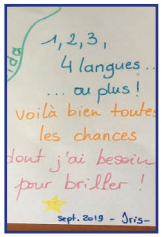
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

UNIVERSITÉ de la NOUVELLE-CALÉDONIE

ERAL
ÉQUIPE DE RECHERCHE

Les langues en famille : les jeunes enquêtent





« J'AIMERAI MIEUX MAITRISER MA LANGUE QUE CELLE DE MOLIERE »

Arnaud*, 49 ans, père de cinq filles, ne se sent pas légitime de transmettre sa langue maternelle, le wallisien, à sa descendance qui le lui reproche aujourd'hui. Un cas de « culpabilité linguistique » qui touche beaucoup de Calédoniens.

Imaginez-vous. Être père et parler votre langue d'origine avec votre famille sauf ... avec vos propres filles. Aujourd'hui, Arnaud se sent « coupable » de ne pas avoir transmis sa langue à ses enfants.
C'est la situation que vit, Arnaud, 49 ans, père d'une famille wallisienne. Né à Nouméa, ses parents ont migré de Wallis pour travailler dans le nickel calédonien.
De toute sa famille, il fait partie de la première génération d'enfants wallisiens nés sur le Caillou. À la maison, Arnaud parle le wallisien avec ses parents, dehors c'est le français qui domine : d'abord à l'école, où il comprend qu'il faut "bien parler" pour réussir puis pour bavarder entre amis. Aujourd'hui, l'usage du français le guide au quotidien dans sa vie professionnelle en tant que cadre dans l'import-export.

Le chef de famille estime que la langue française a peu à peu grignoté sa maîtrise du wallisien. Raison pour laquelle, il n'a pas voulu le transmettre à sa descendance pour des raisons pratiques : le français « ça sert partout dans la vie de tous les jours » nous confie-t-il.
Arnaud accepte cependant de livrer un peu plus sur ses craintes par rapport à sa langue d'origine.

Le futur quinquagénaire ne sent pas légitime de s'exprimer en wallisien en se comparant au parler de ses parents. En effet, Arnaud a tendance à mélanger français et wallisien quand il parle sans retenue. Une habitude qui lui vaut des moqueries de la part de ses proches. Lorsqu'il converse avec des natifs de l'île, Arnaud manque de vocabulaire ce qui le met en position d'infériorité. Il se sent maladroit voire honteux de glisser des mots français dans la conversation. L'intrusion du français dans son usage du wallisien est perçue comme une perte de ses racines, un éloignement à la fois géographique et culturel. « Un Wallisien qui se revendique en tant que tel doit savoir parler sa langue sinon il n'est pas complet », nous révèle Arnaud.

Un jugement trop souvent entendu qui l'empêche de transmettre sa langue à la jeune génération. « J'ai peur de transmettre un « faux » wallisien », déclare-t-il, tête baissée.
Ce père de famille reconnaît sa faute de ne pas avoir perpétuer la transmission de sa langue à ses cinq filles. Un reproche qu'il ressent, aussi envers ses parents, qui selon lui n'ont pas su « faire en sorte qu'il s'intéresse » plus à sa culture. Arnaud ne se revendique pas comme étant un locuteur du Wallisien mais plutôt comme une personne ayant seulement les « notions » basiques. Il affirme alors à quel point il « aimerait mieux maitriser sa langue plutôt que celle de Molière », même s'il peut entretenir des discussions, comprendre, et être compris. Il faut savoir que cette transmission se fait de façon orale, car comme il le dit « la transmission de notre langue, de nos coutumes, et de nos traditions s'est toujours faîte de façon orale ». Or celle-ci n'a pas été faite entres ses filles et lui. Cela dit, malgré les liens du sang, une barrière linguistique les sépare au quotidien.

Morgane Boula, Océane Matagiita, Wabune Kugogne, Caroline Yan
Étudiants, en 2e année Lettres, Langues et cultures océaniennes à l'université de Nouvelle-Calédonie.

*Prénom d'emprunt

NOS LANGUES, VERS UN NOUVEAU SOUFFLE

Lors d'une enquête, une équipe d'étudiants chercheurs de l'Université de la Nouvelle-Calédonie se sont penchés sur le questionnement suivant : Quels aspects du plurilinguisme sont prépondérants dans la communication intergénérationnelle ?

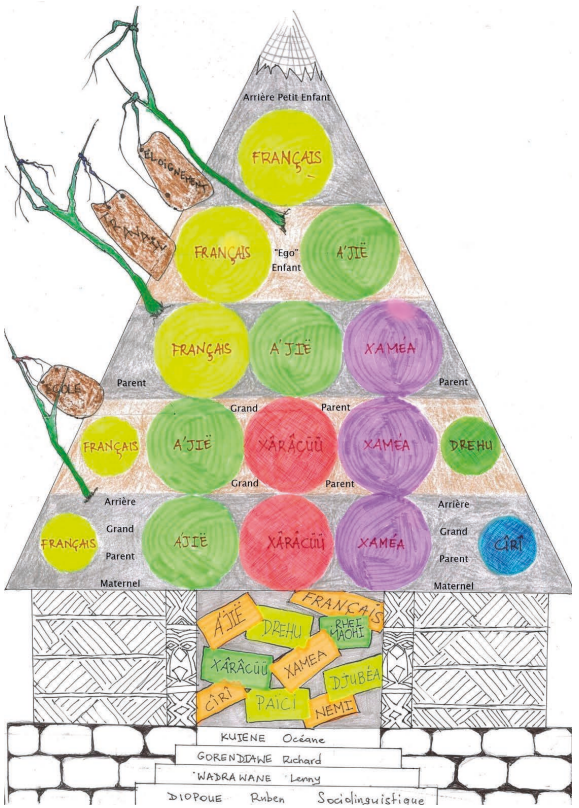
Sollicitée par une famille originaire de Kouaoua « Kaa Wii Paa » issue de plusieurs communautés linguistiques comprenant l'ajië, le xârâcùù, le xamèa et le cîrî centrées sur la Grand Terre incluant le drehu, originaire d'une des Îles Loyautés. L'attention se porte alors sur cinq générations d'une même famille et leur rapport avec les langues, qui dans la durée ont su se mouvoir pour laisser place aujourd'hui à un manque linguistique flagrant. Ce qui soulève les conditions de transmission et d'apprentissage des langues kanak souvent remplacées par le français.
Le témoignage.

Anne-Marie Nomaï, 48 ans, mère de famille et originaire de Kouaoua, pratiquante du ajië témoigne lors de l'entretien : « La langue kanak, c'est une richesse pour moi», qualifiant les langues d'origines kanak comme marqueur identitaire, qui participe aux échanges traditionnels d'une région coutumière à une autre et permet de tisser des liens. « La langue pour moi, c'est me reconnaître à travers d'autres cultures, à travers le monde. » Une forme d'apprentissage et d'enrichissement personnel.

Toutefois, le français dans la famille est décrit comme « la langue dominante conventionnelle», prenant le dessus sur les autres langues et refléter le cas d'une éducation conforme aux institutions de l'époque. Une approche différente voir opposée entre l'instruction à l'école et à la maison.

Dans un cadre général, Anne-Marie confie que parfois, parler sa langue devient de moins en moins fréquent, si l'on compare les pratiques des aînés à celle de la nouvelle génération. « Quand on est en famille, il m'arrive de mélanger. Je communique en langue et à la fois en français parce que je ne le pratique pas régulièrement», tout se transmet en partie en français. « En Nouvelle-Calédonie, pour se comprendre, on est obligé de parler en français.»
« Aujourd'hui, on voit que le travail (de transmission) s'est arrêté à une génération : Il y a une coupure ! » Ce que l'on peut constater, c'est la régression de la majorité des langues parlées au fil des générations. Elle distingue donc : « On n'a pas un environnement familial où il y a que des gens qui parlent que la langue (…) de la première génération, les générations intermédiaires jusqu'à la fin. Les familles sont recomposées avec différentes personnes ».
Pour elle « c'est une obligation qu'on doit mettre en place (…) permettre à chacun d'apprendre la langue des uns et des autres ». Ainsi pouvoir définir un aspect revitalisant de la langue d'origine.

Un nouvel élan devra être insuffler au sein des langues pour permettre à tout un à chacun de prendre conscience de cette vulnérabilité. Avant tout, c'est un effort populaire à mettre en œuvre puis institutionnel, dans la constitution d'un apprentissage perpétuel et durable.
Aujourd'hui il existe de nombreux moyens afin de se réapproprier ces langues par le principe de « Revitalisation », un terme qui illustre très clairement une volonté unanime d'acter en faveur de l'enseignement de nos langues et ainsi que de les partager au monde extérieur.
D'où l'objectif principal de L'Académie des Langues Kanak (ALK) qui est la transcription du patrimoine linguistique et des expressions de tradition orale qui y sont associées. En cette époque charnière pour les langues d'origines, 2019 est « l'Année internationale des langues autochtones » selon l'UNESCO et a été notamment célébrée au Sénat coutumier ce 9 août dernier.



Océane KUIENE, Ruben DIOPOUE, Richard GORENDIAWE, Lenny WADRAWANE.
Etudiants du cours de sociolinguistique, en 2e année Lettres & Langues et cultures océaniennes à l'université de Nouvelle-Calédonie.
Accompagnement collaboratif: Aurélien Lalanne* (journaliste), Véronique Fillol, Elatiana Razafi (enseignantes-chercheurs en sciences du langage, UNC-ERALO).

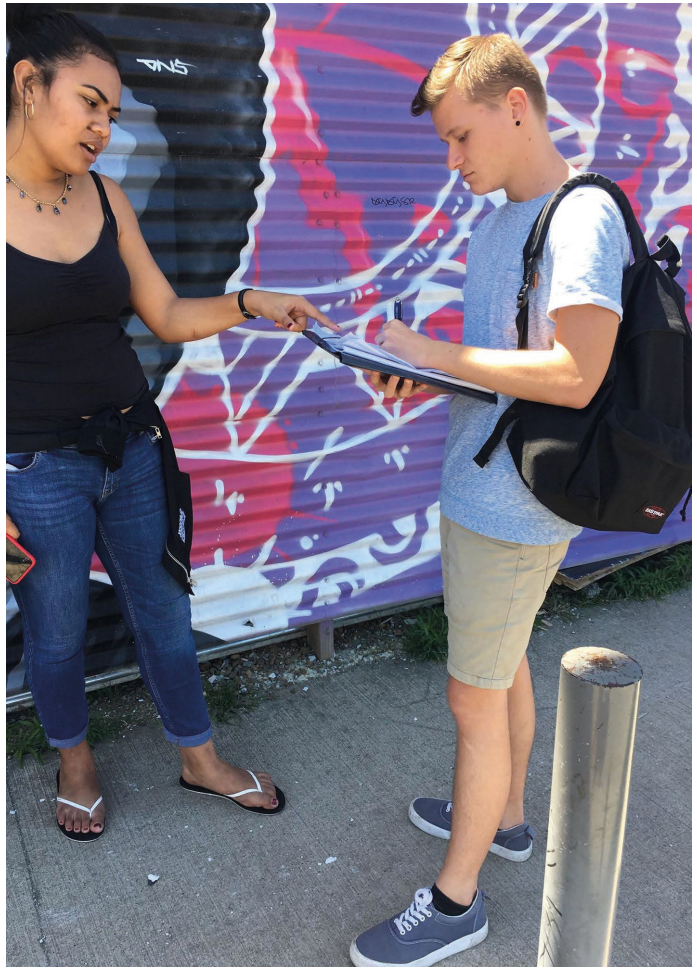
ESQUISSE D'UNE ENQUÊTE SUR LE GRAFF'

Une nouvelle expérience à découvrir : se mettre dans la peau d'un enquêteur so-ciolinguistique le temps d'une journée sur le thème du graff' en Nouvelle Calédo-nie, un sujet qui secoue les différentes générations.

Qu'est-ce qu'une enquête sociolinguistique ? Au premier abord, la notion de so-ciolinguistique peut paraître complexe mais il n'en est rien. « La sociolinguistique est un domaine qui s'intéresse aux sociétés à travers ses pratiques langagières, ses représentations et ses attitudes (…) », explique Elatiana Razafi, professeur de lin-guistique à l'université de Nouvelle-Calédonie.
Il était intéressant de pouvoir mener une enquête dans ce domaine pour avoir un avant-goût du travail d'investigation. La première étape de l'enquête a été le choix du sujet : le graff' en Nouvelle-Calédonie et le quartier de Rivière-Salée a été le lieu défini d'exploitation. Mais pourquoi avoir choisi d'axer l'enquête sur le graff' ? Ce sujet est particulièrement intéressant parce qu'en Nouvelle-Calédonie, le graff' est omniprésent dans le quotidien des citoyens et pouvoir ex-périmenter le travail d'investigation sur un sujet tel quel ne pouvait être que bé-néfique au vu de ce qu'elle pouvait apporter.

Jour-J, un premier obstacle surgit à Rivière Salée : l'idée d'une insuffisance des questions qui pourrait déboucher sur une maigre récolte d'informations. Cette idée a été renversée sur place autant par les personnes âgées que les plus jeunes qui se sont montrés très réceptifs face au sujet et ont tenu des propos assez déve-loppés.
Les premières observations du terrain : les graffitis tags agrémentent les murs de Rivière Salée de manière importante et indélébile. Dans ce quartier, les habitants se sont habitués à leur présence. Au marché, les jeunes et les personnes âgées partagent cet espace convivial et chaleureux. Chacun vague à ses occupations : certains font leurs courses, d'autres discutent sur la place.
Les perceptions du graff' et du tag diffèrent selon les générations, chose qui a d'abord été démontrée par Hélène, 19 ans, pour qui le graff' est « un moyen d'expression, artistique » ou pour trois jeunes âgés de 18 ans qui avancent que c'est un moyen « d'embellir un lieu triste, banal ». Pour les personnes âgées, le tag est perçu de manière péjorative. Sylvie, 65 ans, trouve que c'est « sale, scan-daleux » et que le tag devrait être interdit. D'autres personnes suggèrent plutôt qu'il faudrait « mettre en place des murs d'expression » comme Rachel, 40 ans. La différence entre tag et graffiti a notamment été soulevée par Joseph, 23 ans, qui a dit que « Un graffiti embellit, c'est une œuvre d'art faite par un graffeur expérimen-té alors que le tag c'est un gribouillis, tu tagues ton prénom, un dessin mal-élevé ça n'a rien d'artistique, tout le monde peut le faire ».

Une grande majorité des graffitis et des tags observés témoignent de l'en-droit d'où sont natifs leurs auteurs. Cette première constatation attribue alors au graff' la première fonction de marqueur identitaire. À cela s'ajoute une deuxième fonction, propre aux graffitis, qui est celle de rendre à un endroit triste, une touche d'égaiement.
Sa place en Nouvelle Calédonie suscite diverses réactions selon les générations. Enfin, cette expérience en tant qu'en-quêteur a notamment permis une meilleure distinction entre le tag et le graffiti et d'avoir un premier aperçu sur un métier pa-rallèle à celui d'enquêteur : celui de journaliste.



Simon LEPAUX-CROCHET, Loréna RALEB et Bérangère SEMOA.
2e année de Lettres Modernes, TREC 5, Université de la Nouvelle-Calédonie

“ LA VÉRITÉ SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS”

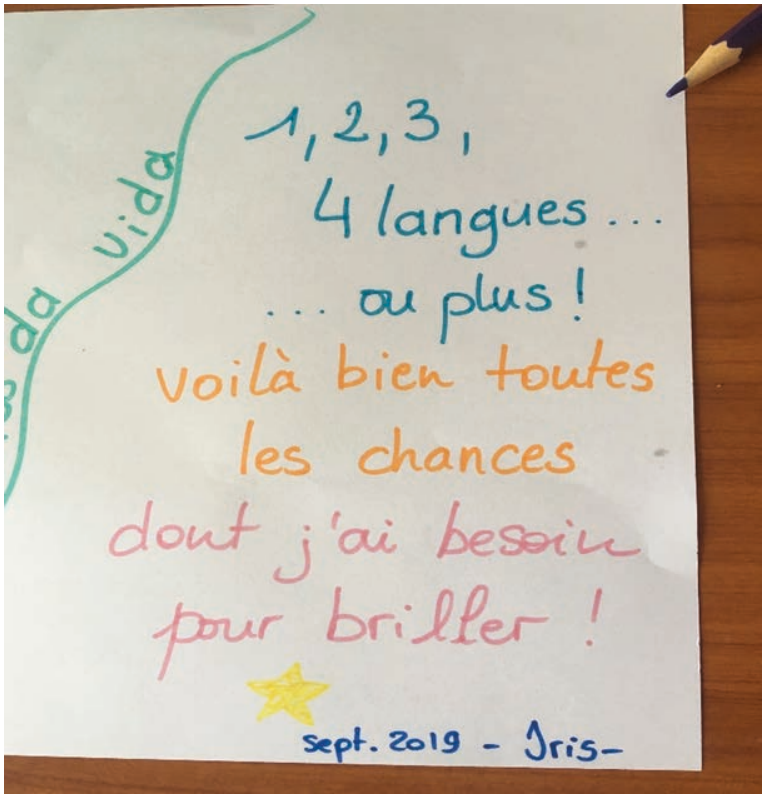
Auteure: Mélissa DE OLIVEIRA

Pour donner la parole aux enfants de Rivière Salée, rendez-vous à la maison de la famille accompagné d’autres étudiants de l’Université de Nouvelle-Calédonie et de quelques enseignants. Objectif; se glisser dans la peau d’un chercheur en sociolinguistique. Thématique: Que pensent-ils du plurilinguisme ?

Il faut d’abord réussir à se défaire de ses appréhensions pour véhiculer un sentiment d’assurance; chose pas facile à faire soit dite en passant.
En effet , une fois sur place la complexité du sujet choisi devient encore plus évident. Il faut avouer qu’avant d’être confronté à des enfants, on n’a pas la moindre idée de comment les aborder, de comment leur expliquer le concept de pluralité culturelle et linguistique dans un langage qui soit le leur.

Rétrospection:
Étape une: se séparer du questionnaire et des notes préparés à l’avance et s’adapter à la personnalité et l’âge de chacun d’entre eux.
Étape deux : attirer leur sympathie et leur confiance (à l’aide de cookies dans l’idéal)
Étape numéro trois: réussir à leur faire comprendre le concept de pluralité linguistique et leur donner envie d’échanger sur le sujet. Pour cela, quoi de plus ludique pour un enfant que de le faire à travers le dessin?

Au début très réticent, certains enfants se sont très rapidement prêtés au jeu et ont apporté des éléments très intéressants pour l’étude menée. Il y a eu notamment les deux frères jumeaux, Gabriel et Nathanaël, âgés de 12 ans qui très intimidés au départ, ont finalement donné un bel exemple d’insécurité linguistique. Peu sûrs d’eux, pas pleinement conscients de la richesse de leur langue, Gabriel et Nathanaël étaient persuadés que savoir parler Wallisien été mal perçu dans la société et qu’il était donc attendu d’eux que le français soit la seule langue qu’ils utilisent au quotidien. Ce sera Gabriel qui dévoilera leur plurilinguisme au fil de la discussion en s’adressant à son frère: “Arrête de mentir on parle wallisien à la maison!!”



Cet acte d’insécurité linguistique qui se traduit ici par un sentiment d’infériorité pousse à se demander à quel moment de leur vie ces deux garçons ont commencé à croire que le français avait plus de valeur qu’une autre langue? En classe? En récréation? Dans leur quartier? La langue est une pratique sociale qui a une fonction identitaire très forte dont chacun à sa version. Cependant la peur d’être différent ou la peur d’être pénalisé si les normes langagières ne sont pas respectées prend souvent le dessus sur le désir de pratiquer sa ou ses langues de manière ostentatoire. Ce phénomène d’insécurité linguistique est le résultat de nombreux facteurs socio politique économique et historique qui donne lieu à la diglossie, observable lorsqu’il y a contact de langue au sein d’une même société.

“Exclure une langue, c’est aussi exclure une communauté”. Notre société Calédonienne est faite d’une grande mixité langagière et culturelle qui forme notre richesse et les valeurs de chacun d’entre nous.

Mots clefs:
Plurilinguisme: Situation dans laquelle se trouve une personne ou une communauté lorsque celle-ci pratique plusieurs langues.
Insécurité linguistique: a lieu lorsqu’un locuteur remet en question sa pratique de la langue et la dévalorise en pensant qu’il y’a une pratique plus normatif, plus prestigieuse de cette langue
Diglossie: désigne l’état dans lequel se trouvent deux ou plusieurs variétés de langues coexistant dans un même lieu ; l’une étant désigné comme étant supérieur aux autres langues.

JAMAIS TROP TARD POUR APPRENDRE SES LANGUES

Nina LAGREGA, Inès YEIWENE, Nausicaa HUAULT

Certaines familles choisissent de transmettre leurs langues à leurs enfants dès la naissance d'autres, non. C'est le cas d'Isabelle et Michel qui vivent avec leurs cinq enfants à la Tamoa. Ils vivent dans une chaleureuse maison débordante d'animaux chiens, chats, poules, canards…La mère de famille, nous a accordé un peu de son temps pour une enquête sur la transmission des langues au sein d'une famille.

« Elle, c'est ma mère, sa langue c'est elle. C'est une appartenance une langue. Dans tous les cas pour les langues qu'elles soient internationales comme le français. On est Français, on parle français. On est Anglais on parle anglais, on est Allemand on parle allemand » c'est ce que déclare Isabelle accompagné de son calopsi « Popi », suite à la question « que représente les langues de vos parents ? ».

Mère de cinq enfants, Isabelle, confie qu'elle n'a pas transmis sa langue, le drùbea, langue qui est parlée au Sud de la Grand Terre, de Paita à Ounia. Selon elle, la transmission de sa langue n'était pas nécessaire car il y avait d'autres langues plus « utiles » que la sienne pour la vie quotidienne. En Nouvelle – Calédonie, le français est la langue véhiculaire et pour elle, il était plus important que ses enfants parlent « bien » le français plutôt que sa langue. « On voit bien nos enfants, ils ont un vocabulaire extrêmement rudimentaire, ils ne sont pas capables de trouver des synonymes, par exemple, donc tu te doutes bien que quand tu maîtrises pas ta propre langue, en apprendre une deuxième ça devient extrêmement compliqué, voilà. » Elle nous indique que cela ne concerne que les langues kanak car pour elle, les langues dites « internationales » ne sont pas un problème pour l'apprentissage. « Je pense que parler une deuxième langue c'est un énorme avantage (…) parce que c'est une gymnastique intellectuelle ». Toutefois, à la demande des enfants, le père, Michel*, commence petit à petit à leur apprendre sa langue qui est le drehu, la langue de Lifou. « Il faut appartenir à un groupe ethnique, c'est... bien vu au niveau de la société ici, donc quand tu veux appartenir à un groupe ethnique, il faut utiliser les codes qui correspondent à ce groupe et le code principal c'est la langue, voilà… Donc pour pouvoir se rattacher à une origine, souvent les enfants ils demandent à apprendre une autre langue voilà … ».

Quelles astuces employer avec ses enfants pour leur transmettre la langue ?

Isabelle et sa famille utilisent désormais plusieurs petites astuces pour transmettre le drehu à leurs enfants :

- « Des petits mots du quotidien », Michel demande à ses enfants de débarrasser ou de mettre la table en drehu.
- Les enfants interrogent Michel, leur père, pour la traduction de certains mots. C'est donc une envie de la part des enfants d'apprendre cette langue.
- Ils ont instauré dans leur quotidien, une immersion linguistique. Lorsqu'ils vont à Lifou, dans la famille de Michel, personne ne parle français, les enfants sont en immersion avec d'autres locuteurs du drehu.
- Les comptines, les chansons et les histoires constituent une autre astuce pour transmettre la langue. Tout comme petits mots de douceur (mon chéri, mon cœur …) ainsi que des morales sur la « façon » de vivre.

Nous le savons la transmission des langues peut se faire à tout âge dès lors où les apprenants y trouvent un sens. On sait également que « le déracinement et la perdition commencent par la perte de sa langue maternelle ».

*Pseudonyme

« LUMIÈRES SUR LES COULISSES DE L'ENQUÊTE »

Rivière-Salée alias RS125 devient un terrain de recherche linguistique.

À l'occasion d'un événement organisé par l'équipe ERALO-UNC et la Maison de la famille le samedi 21 septembre.

Mardi 27 août :
Réception de la consigne : rédiger un article basé sur une enquête de terrain.

Mardi 03 septembre :
Aurélien LALANNE, journaliste de Tazar, fait part de son expérience et nous aiguille dans notre démarche.

Mardi 10 septembre :
Préparer un questionnaire pour le jour j ?
Cependant, la décision de s'en départir a été prise pour privilégier la spontanéité de l'échange.

Vendredi 13 septembre :
Les appréhensions sur le déroulement de la journée d'enquête :
→ Les stéréotypes du quartier (violences...)
→ Qu'il y aurait plus de jeunes que d'adultes
→ À quoi peuvent s'attendre des enquêteurs du samedi ? Un travail épuisant mettant à mal notre timidité.
→ Comment aborder les gens ? Comment poser les bonnes questions ? Comment les formuler ?
Voilà les préoccupations de chacun à la veille de l'enquête.

Samedi 21 septembre (Jour J)
Après avoir trouvé les autres équipes, réunion dans le hall du Pôle des services publics où se trouve la Maison de la famille. L'ambiance était agréable et conviviale.
Après familiarisation des lieux et une mise au point rapide entre membres de notre équipe, nous étions plus que prêts à mener l'enquête. La motivation et l'adrénaline ayant remplacé notre appréhension et notre timidité. Premier groupe : Djeena et Thérèse ; deuxième groupe : Raëlla et Roman. Objectif : interroger le plus de personnes tout en évitant de les intimider. C'est parti !

Au fil de la matinée, nous avons pu nous rendre compte de la différence entre nos appréhensions et la réalité du terrain. Les personnes présentes n'étaient pas exclusivement du quartier mais venaient aussi d'ailleurs ; c'est le cas d'une « mamie », gérante du marché, habitante de magenta. Il y avait aussi bien des personnes ouvertes au dialogue que des personnes timides et réticentes à parler de la pratique quotidienne de leurs langues.

Les questions les plus intéressantes venaient pendant les échanges et non pas des questionnaires préparés en amont. L'enquête s'est avérée être un loisir, un plaisir d'être ensemble et d'échanger avec autrui. Les échanges se sont bien déroulés dans l'ensemble bien que deux personnes aient refusé de nous répondre. Nous avons interrogé les commerçants (des magasins, des stands du marché), les personnes qui viennent parfois faire leurs courses, les enfants accompagnés de leurs parents présents à la Maison de la famille.
Nos recherches furent fructueuses et nous apprirent beaucoup sur les pratiques et les considérations langagières des habitués du quartier. Certaines langues sont dévalorisées face à la langue véhiculaire (phénomène de *diglossie), d'autres subissent des variations selon des critères géographiques et/ou générationnels. Selon certaines des personnes interrogées, il y aurait également une « bonne » et une « mauvaise » manière de parler certaines langues.

Finalement, cette première expérience d'enquête fut très enrichissante. Il apparaît en effet que le contact direct avec l'objet de la recherche (les habitants de Rivières Salée) permet de dissiper les préjugés et les incertitudes.

*Diglossie : Le fait de hiérarchiser deux langues, de valoriser l'une au détriment de l'autre.

Auteurs : TOLOFUA Thérèse, LUNAU Roman, NERHO Djeena, ELISABETH Raëlla.

BINGO, J'AI GAGNÉ UNE LANGUE !

Alexandra Tran, dont la famille est installée ici depuis 50 ans, utilise autant la langue vietnamienne que la langue française. Tout est question de contexte. Ou quand le gain d'une langue est perçu comme un enrichissement…

Dans une salle de travail au fond de la bibliothèque, Alexandra, petite fille de natifs vietnamiens installés en Nouvelle-Calédonie depuis 50 ans, se confie assez naturellement. Elle raconte que seules avec sa petite sœur, elles maîtrisent à la fois le français et le vietnamien. C'est ce qu'appellent les sociolinguistes le « *code-switching* » (1). Autrement dit, Alexandra passe aisément du français au vietnamien au cours des conversations avec sa sœur.

L'apprentissage du français n'était-il pas indispensable jusqu'à présent ?

D'après l'étudiante en licence de Science et Vie de la Terre, « *Beaucoup de vietnamiens, même aujourd'hui, ne se sont toujours pas adaptés car la communauté vietnamienne est assez fermée. Quand on va faire nos courses ou alors quand on va faire nos papiers, on voit toujours une personne parlant vietnamien. Ils ne voient pas vraiment la nécessité d'apprendre à parler français* ». En d'autres termes, selon la famille d'Alexandra, la forte présence de la communauté vietnamienne en Nouvelle-Calédonie rend l'apprentissage du français annexe.

Cette jeune femme de 20 ans estime qu'au quotidien, elle ne valorise pas une langue au détriment d'une autre. Cette hiérarchisation de langues est appelée diglossie (2).

Chacune de ces langues joue une fonction spécifique. Pour elle, le vietnamien se rattache au contexte familial. Il permet de communiquer avec ses parents et ses grands-parents. À l'université, au travail, en soirée ou encore avec ses amis, elle a recours à la langue française.

Cependant, au sein de sa famille, certaines complications apparaissent lors de démarches administratives. « *Mon père est obligé de demander de l'aide, il ne peut pas se débrouiller tout seul, nous sommes obligés de traduire tous les formulaires, tout est assez compliqué* », témoigne Alexandra.

Aujourd'hui, plusieurs travaux démontrent que des langues maternelles sont minorisées en Nouvelle-Calédonie.

Le contexte familial ainsi que la scolarisation d'Alexandra lui ont permis d'apprendre une nouvelle langue tout en conservant la langue d'origine de sa famille.

Un déclin des langues ? Non, pas pour Alexandra. Selon elle cette richesse linguistique, qu'elle considère comme une « *chance* », démontre que la prédominance d'une langue dans un pays ne débouche pas systématiquement sur la perte de la langue maternelle.

Auteurs : Mussy Tess, Secheresse Laly, Thollet Camille.
Étudiants du cours de sociolinguistique, en 2e année Lettres & Langues et cultures océaniennes à l'université de Nouvelle-Calédonie.
Accompagnement collaboratif: Aurélien Lalanne (journaliste), Véronique Fillol, Elatiana Razafi (enseignantes-chercheurs en sciences du langage, UNC-ERALO).

1 « *Code switching* » : Acte langagier qui permet aux locuteurs d'alterner les langues au cours d'un échange oral.
2 « Diglossie » : Dualité de langues. Fait d'affecter un statut social inférieur par rapport à une autre.

LES LANGUES : RICHESSE, FATALITÉ OU HANDICAP ?

Samedi matin, Rivière Salée, un panneau, des post-it… Ce décor a permis de mettre des mots sur la pluralité linguistique.

« Soumission », « Obligation », « Par défaut »

Le but du jeu ? Dire en un seul mot ce qu'évoque le fait de parler plusieurs langues dans une même famille. Ces trois mots ont été évoqués par un groupe d'hommes, attablés autour d'un café, rituel du samedi matin. Au premier contact, les six quinquagénaires étaient quelque peu perplexes. Présentation faite, ces derniers ont bien voulu se livrer au jeu. Tous étaient d'accord pour associer le plurilinguisme à un handicap. La raison ? Les cicatrices ne sont pas encore refermées : « En notre temps, il était interdit de parler la langue de chez nous. Il fallait parler en français. » Ici, la langue française est considérée comme un instrument de pouvoir*.

À l'inverse, « fierté », « culture », ont clamé de jeunes riverains âgés de 20 à 21 ans. Ici, le contact des langues* est considéré comme étant positif.

Pour d'autres des avis mitigés ont été évoqués. Sophie, originaire de Lifou et âgée de 73 ans disait : « La langue permet l'ouverture sur d'autres cultures. Mais, il faut que l'on considère les langues kanak au même titre que le français ». En ce sens, l'équilibre des langues est fondamental.
Âges, contextes historiques, milieux, il va sans dire que les avis des interlocuteurs dépendent de tout ces facteurs. Sans doute parce que les langues kanak étaient considérées comme minoritaires, auparavant. Bernstein, sociologue anglais, l'a évoqué il faut prendre en compte la situation sociologique* des locuteurs.

Les jeunes et les plus anciens se sont prêtés au jeu et ont accordé de leur temps. Richesse, Fatalité ou handicap ? Tous ont soulevés ces points. Un fort besoin de reconnaissance culturel se fait ressentir.

Le 21 septembre à 11h30, sonne la fin de cette expérience enrichissante et vive en émotions, en découvertes.

À retenir ?
Le pouvoir de la langue : C'est créer des normes et exiger le respect des normes pour s'être intégrer et être reconnu.
Le contact des langues : Théorie d'Uriel Weinrich selon laquelle des langues sont en contacts quand elle sont utilisées alternativement par une personne.
Situation sociologique : Étude des sociétés et phénomènes sociaux.

DE(UX) DREHU À NOUMÉA LA BLANCHE.

En Nouvelle-Calédonie, le chant peut participer à la préservation des langues. De plus en plus de personnes partent de leur tribu pour la ville. Le déplacement contribue parfois à la perdition des langues kanak. Les jeunes doivent prendre leur courage à deux mains pour se réapproprier leurs langues.

« La sauvegarde des langues, c'est une affaire de tous […] une manière de penser le monde » : défend Weniko Ihage Directeur de l'Académie des Langues Kanak. Weniko, originaire de Drehu, a développé le goût des langues grâce aux contes et légendes narrés par son grand-père. Il en fit son métier à Nouméa pour propulser les langues. D'après ses dires, la langue se perd progressivement à cause de la mobilité. L'urgence de la transmission des langues est traduite par cette rencontre. De plus, Georgette Wadrenges, mère de famille, également originaire de Lifou, explique son apprentissage et la façon dont elle transmet la langue au sein de sa famille. Le chant traditionnel fut pour Georgette un des moyens d'apprendre et surtout de partager.

À la maison ou au travail, il y a des langues dominantes qui font pencher la balance. Dans cette famille, l'utilisation du drehu peut-être plus symbolique. Lors des cérémonies ou des réunions de cette famille, le français prend alors la place secondaire. La transmission orale est aussi favorisée par le chant. Le chant intègre la culture mélanésienne, à travers les tapéraces et les chants bibliques se chantant en langue kanak. Avec la polyphonie, tout le monde peut chanter, apprendre et enregistrer plus facilement les sons.

Venir à Nouméa pour le travail ou les études contraint souvent à « renoncer » au drehu. A cause de l'environnement à dominance francophone de la Grande-Terre ou du choix des parents: ce phénomène s'appelle la diglossie. La distance est un facteur qui oblige les jeunes à « oublier » d'où ils viennent, ils s'adaptent alors à cet environnement. Mais lorsqu'ils retournent à Lifou, l'île leur rappelle que la langue est primordiale. Les distractions restent tout de même un danger : hip-hop contre chants traditionnels, quel avenir pour la langue ?

Le contact des langues est un enrichissement personnel, mais pour Georgette : « cela paralyse un petit peu la pratique du drehu ». La jeunesse a le pouvoir de sauver et conserver nos langues c'est « une question de volonté ». Malheureusement ce contact provoque une gêne mais les chants rappellent la beauté de nos langues.

La glottophobie ou encore les micro-agressions sont les causes du blocage des jeunes, c'est-à-dire qu'ils ont parfois cette habitude de penser qu'ils ne sont pas capables de s'exprimer dans leur langue maternelle, par peur de dévaloriser la langue ou d'avoir une mauvaise réaction de la part de l'interlocuteur. Comme Georgette le dit : « j'encourage tous les enfants, même à vingt ans on peut reprendre la pratique de la langue ». Parler sa langue est une fierté encore plus la chanter.

De Drehu à Nouméa, la langue voyage accumulant des bagages lexicaux qui enrichissent la langue et les personnes pratiquantes.

Tapéraces: chants en langue kanak, ou chorale biblique principalement dans des cérémonies religieuses.

LE PLURILINGUISME, UNE RICHESSE QUI SE MEURT.

Enquête sur le marché et la maison de la famille de Rivière Salée réalisée par Nour Haddad

Résumé

Une micro enquête au niveau du marché et de la maison de la famille de rivière salée, auprès de quelques personnes permet de voir qu'il y a un rapport diglossique entre les langues d'appartenance et le français. Ce qui amène à se poser la question sur l'avenir du plurilinguisme chez les jeunes nouméens, et se demander si les jeunes du quartier de rivière salée ne se contente pas d'une langue véhiculaire (le français).

Analyse

Une participation observante m'a permis d'être un témoin actif du rapport diglossique entre les langues d'appartenance et le français. Le rapprochement avec la population amène à s'interroger sur le plurilinguisme chez les Nouméens. Une enquête a été menée sur le marché et la maison de la famille de Rivière salée (quartier nord de Nouméa). Ce quartier offre un angle de vue particulier sur la complexité plurilingue qui s'y côtoie.

Serge 60 et sa femme marie 61ans (vendeurs de légumes sur le marché) nous disent « Si les langues de nos parents restent ancrées dans nos mémoires, les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas aussi attachés à celles-ci comme nous l'étions par le passé ».

Photo d'une famille futunienne interrogée sur le marché.

Rayan 15 ans confirme les paroles de Serge et Marie. Rayan est métis, d'une mère d'origine vietnamienne et d'un père mélanésien issu des tribus du nord, lycéen en seconde générale, bilingue (Français, Anglais). Il aide sa grand-mère le week-end sur le marché à vendre des fruits et légumes. Le jeune garçon ne parle aucune des langues d'appartenance de ses parents, « je ne vois pas l'utilité d'apprendre le païci ou le vietnamien » dit-il.

Léger et insouciant, l'adolescent s'exprime sans ambages sur cette question « Dans la vie de tous les jours j'utilise le français et j'ai choisi l'anglais au lycée comme deuxième langue pour mes études supérieures, les deux me suffisent » puis il rajoute « *J'aurais appris la langue (paicî) si je devais absolument l'utiliser pour me faire comprendre* ».

La grand-mère de Rayan, Francia (72 ans) visage marqué par le temps, se confie « *nous les vieux, nous avons une relation complexe avec nos langues maternelles, ce qui se répercute sur nos enfants et petits-enfants. Ils n'ont plus le même rapport au (païci) que nous » un peu plus tard La septuagénaire rajoute « c'est notre installation à Nouméa qui a engendré cette rupture avec la langue des anciens (paicî), ici c'est la langue de la rue (le français) qui l'emporte* ».

Bernadette femme de 44 ans mère de cinq enfants. Bernadette est plurilingue jawi, nemi et français, elle amène tous les dimanches à la maison de la famille de rivière salée ses deux derniers enfants pour y jouer. Elle nous déclare « *je ne parle à mes enfants nés à Nouméa qu'en langue française, quand on rentre à la tribu, tout le monde parle le français* » affirme-t-elle. Bernadette se met sur la défensive quand elle est questionnée sur les raisons qui ont fait qu'elle refuse de transmettre sa langue natale a ses enfants, septique elle ne voulait pas s'étendre sur le sujet.

Mise en confiance, et rassurée elle confie que dans sa jeunesse elle a été victime d'insécurité linguistique. La quadragénaire a été jugée et moquée en raison de son mauvais français, la conséquence en a été qu'elle à décidée d'abandonner sa langue maternelle(jawi), afin d'éviter de faire vivre cette mauvaise expérience à ses enfants.

Sur trois familles futuniennes interrogés, deux d'entre elles sont majoritairement bilingues (futunien, français) que ce soit les parents ou leurs enfants.

Cette micro enquête reste très restreinte et ne me permet pas de répondre entièrement sur l'avenir du plurilinguisme chez les Nouméens.

La plupart des personnes interrogées dans cette enquête affirment que le plurilinguisme est une richesse culturelle qu'il faut sauvegarder, en revanche sur le plan individuel force est de constaté que les parents et grands-parents ne transmettent pas leur potentiel plurilingue pour l'apprentissage de leurs langues maternelles à leurs enfants et petits-enfants.

Dans la partie à retenir

Un bref retour sur l'histoire de la Nouvelle-Calédonie peut nous aider à mieux comprendre le plurilinguisme. En effet l'histoire coloniale de ce territoire insulaire, ainsi que les travaux en socio-linguistique notamment ceux menés sur le terrain par différents chercheurs (Vernaudon & Fillol, 2009 ; Fillol, 2013 ; Salaün, 2005, 2013) démontre que le plurilinguisme en Calédonie est de type colonial avec l'introduction du Français comme langue véhiculaire.

Néanmoins le plurilinguisme des individus, parlant à minima la langue de leur clan paternel et celle de leur clan utérin, permettait la communication entre les différents ensembles ethnolinguis-tiques, celui-ci remonte à des centaines d'années avant l'arrivée du français.

J’AI AVALÉ MA LANGUE…

Ça s’est arrêté à la deuxième génération… mais la volonté d’apprendre perdure.

“Un coco, une noix de coco” Vaimalama CHAVES, miss France 2019 corrige les Français dans l’interview de Gala. Pourtant ce n’est pas la langue maternelle de la plupart des Tahitiens ! C’est ironique car les Frani étaient sévères sur l’emploi de cette langue en Polynésie Française. Nicole TERIITAHI se souvient qu’il était interdit de parler en maohi à son école à Tahaa. Cela fait plus de 40 ans que Ioane et Nicole vivent en Nouvelle-Calédonie. Quittant la Polynésie Française pour trouver du travail, ils arrivent sur le caillou avec des bagages remplis en maohi. C’est une autre langue qu’ils apprennent : le français.

C’est ce dont l’enquête parle ! Commencée en début d’année, elle donne la voix à la famille tahitienne en 2019. C’est à Robinson, dans leur demeure que les TERIITAHI parlent. Mais en quelle langue ?
Ioane, a grandi en ayant de simples notions en français mais maîtrise le maohi depuis l’enfance car, né à Haapu île de Huahine, en Polynésie française, il arrive en NC à l’âge de 5 ans. Nicole, maîtrise le maohi mais s’exprime mieux que Ioane en français. Elle a 17 ans lorsqu’elle part de Tahaa pour le caillou. Ioane a appris le français dans le cadre de ses emplois en chantier.
Ayant fondé une famille de 7 enfants, le couple parle le maohi au quotidien mais utilise plus le français. C’est la langue dominante à Nouméa. Il est devenu difficile pour les enfants TERIITAHI de cultiver le maohi. Ils n’utilisent que quelques mots ou interjections en langue dans des phrases françaises. Par exemple, à table les enfants vont dire “Horoa mai te faraoa” ce qui veut dire “Donnes moi le pain”. Dehors, même avec des tahitiens ces derniers parlent français.

Nicole et Ioane utilisent le maohi dans différents cadres. Dans une discussion sérieuse près de leurs petits-enfants, le couple pratique le maohi. Au temple protestant où ils se rendent (Vallée du Tir), le culte est dit en maohi. Voilà une autre façon pour le couple de soigner la langue.

Leurs deux fils aînés, sont restés 6 mois à Tahiti et pratiquaient le maohi avec leur grand-père paternel. Revenus en Nouvelle-Calédonie, les deux frères ont négligés le maohi. Nicole se sent chanceuse d’avoir appris à Tahiti le maohi. Les parents y baignent depuis l’enfance. Ils le voient comme un phare à leur culture et en ont besoin. Souhaitant voir la même chose chez leurs enfants, le couple culpabilise. Les petits enfants ont plus de mal parce qu’ils sont en Nouvelle-Calédonie et beaucoup de langues se mêlent. Le couple souhaite que les enfants se reconnaissent dans leur culture « la langue transmise par nos tupuna » ; « c’est une langue qu’il faut s’approprier ».

Les enfants sont parfois obligés de se mettre au même niveau que les parents pour se faire comprendre. Ioane ne maîtrise pas trop le français et a tendance à dire « un voiture ». Le français kaya est une alternative pour que toute la famille se comprenne.